

(Ici un intervalle de six mois.)

— Je l'ai vu !

— Il est arrivé hier.

— Je l'ai réconcilié, aujourd'hui, avec son père.

— Il aime toujours la Mariquita, cela saute aux yeux.

— Il l'aimera toujours.

— Tant mieux !

— Quel noble et fier visage, où l'on découvre la trace de toutes les luttres et de toutes les souffrances, c'est bien ainsi que je me l'étais figuré.

— Maintenant, c'est fini.

— Jeanne, tu es chez le duc de Kandos. Le marquis est revenu. Il est libre. Il n'a plus besoin de toi. Ta fierté te soutiendra.

— Ton roman est terminé.

— Je suis contente de moi.

— J'ai été ce que je devais être. J'ai fait ce que je devais faire....

— Je suis maîtresse de moi, et je le serai jusqu'au bout."

X

OU M. BERRARD ENTRE EN FONCTIONS

Lorsque Louis Clermont, à minuit sonnant, rentra dans la chambre où il avait laissé Cuchillo en tête avec le « journal de Jeanne, » le faux marquis avait fini sa lecture.

Ce journal, ainsi que nous l'avons dit, racontait la vie de la jeune fille, jour par jour, depuis son arrivée chez le duc de Kandos, et nous n'en avons reproduit que quelques passages, les plus marquants, les plus décisifs de ceux où il était question de sa passion romanesque pour le fils absent de la maison.

Cette lecture avait produit un effet immense sur celui qui en était le héros, ou, du moins, qui avait pris le rôle et endossé la personnalité de l'homme aimé.

Il restait là, absorbé devant ces feuillets étalés sous ses yeux, si profondément absorbé, bien qu'il eût cessé de lire depuis quelques instants, que Louis Clermont put s'approcher de lui sans qu'il l'entendit.

— Eh bien, est-ce fait ? dit son complice, en lui posant brutalement la main sur l'épaule.

Cuchillo tressaillit et regarda son compagnon avec une sorte de stupeur, comme celui qu'on réveille en sursaut, et qui a quelque peine à reprendre possession de la réalité.

— Oui, fit-il d'une voix mal rassurée.

— Est-ce que tu dormais ?

— Non. Je rêvais.

— Tu vois que j'avais raison de te donner ça... Maintenant tu connais la demoiselle comme si tu l'avais faite, et tu sais comment il faut te conduire avec elle, pour continuer le charme que tu exerce, qui est notre meilleure protection et notre plus bel atout.

« Carajo ! tu peux te vanter de donner dans l'œil des LOUIS XV ! Quel béguin ! Moi aussi, j'ai eu mes succès dans le temps... quand j'étais jeune et que j'avais le sac. Mais toi, diable, on te relaque même BIRBE et RAFALÉ ! (Vieux et pauvre.)

— Ce n'est pas moi qu'elle aime... c'est l'autre !

— Ta ! ta ! ta ! Elle t'a vu, et c'est bien toi qui lui plaît, aujourd'hui. Mais assez causé... Donne-moi ces feuillets que je les remette en place.

— Oh ! oui, oui, qu'elle ne se doute jamais...

— Parbleu !

Le bandit s'empara des papiers, les classa soigneusement dans l'ordre où ils étaient auparavant, vérifia s'il n'y manquait rien et sortit avec précaution de l'appartement, après avoir quitté ses chaussures, pour ne point faire de bruit, au milieu du silence profond de la maison endormie.

Cette nuit-là, Cuchillo ne put fermer l'œil.

Bien des mots écrits par la Petite Fée étaient allés remuer, au fond de lui, des sentiments inconnus, ou depuis longtemps oubliés.

Cet amour, né d'une immense pitié ; cette femme qui rêvait de sauver, de ramener au bien, par la chaleur de son affection, un homme qu'elle savait malheureux et coupable ; ce mélange d'audace et de pudeur, d'imagination et de raison, de candeur passionnée et de volonté fière, tout cela le remuait et jetait dans un monde moral nouveau, lui ouvrait des horizons bien différents de ceux où sa triste et mauvaise existence l'avait enfermé jusqu'à présent.

Ce qu'elle disait de Paul de Kandos ne s'appliquait-il pas à Cuchillo, avec une saisissante vérité ?

Ah ! il le sentait, s'il avait connu Jeanne, rencontré sa parolle, vingt ans plus tôt... combien sa vie eût été différente, à lui aussi, jeté dans les bas-fonds de la société par le malheur, puis dans le crime par la logique de la chute !

Il avait aimé la Mariquita ardemment, mais plus avec ses sens et sa vanité qu'avec son cœur.

Quelle différence entre ces deux femmes !

Devant cette âme ouverte, où son regard avait plongé, il sentait venir à lui comme des parfums de printemps et des fraîcheurs de source pure, dont la saveur le charma et le troublait.

C'était vrai, pourtant, qu'après l'avoir aimé en rêve, elle l'avait trouvé, en le voyant, conforme à son rêve.

— Je ne suis pas digne d'elle ! se dit-il avec un soupir.

L'aimait-il déjà ?

En tous cas, il se savait aimé ; et, neuf fois sur dix, on aime parce qu'on se sent aimé.

Le lendemain, de bonne heure, M^{lle} de Léon revint de Besançon avec Sylvain.

Elle apportait un tas d'emplettes et de petites choses destinées à embellir et à rendre plus confortable l'installation du marquis.

Elle y employa la matinée avec Annette, heureuses toutes deux, comme toutes les femmes, d'arranger, de parer quelque chose, de toucher à de jolis riens, de faire œuvre de goût et d'artiste.

Cuchillo et Louis Clermont s'étaient éloignés pour ne point gêner ces arrangements.

D'ailleurs, Cuchillo éprouvait, maintenant, un plus grand embarras que jamais, et une timidité d'autre sorte à se trouver en face de la jeune fille.

Le temps s'était radouci.

Un rayon de soleil, même, à ce moment avancé de l'automne, s'essayait à réchauffer l'atmosphère, à tenter une répétition sommaire du prochain printemps.

Les deux hommes en profitèrent pour gagner le jardin.

— Ecoute, dit le vieux bandit, en s'adressant à son compagnon, dès qu'ils furent seuls, et hors de portée de la voix ; il faut régler notre vie. J'ai l'habitude de l'existence active au grand air... d'une part, et, d'autre part, je préfère que tu restes le plus possible à la maison, auprès du vieux et des femmes... C'est ton élément. Pousse ta pointe dans ce sens, fais-toi bien venir.